

## Palmarès Michel des trois meilleurs poèmes du XIXe siècle en langue française

Pour le XIXe siècle, de Vigny à Verlaine, de Nerval à Mallarmé, nombreuses sont les pages qui nous semblent sombrer dans le simplisme, l'obscurantisme ou la désuétude. Et si Victor Hugo fut un extraordinaire dessinateur, aucun de ses poèmes ne retient vraiment notre attention. Que de telles œuvres aient joué un rôle innovant, elles ne réussirent toutefois pas à donner des chefs-d'œuvres.

Mais, bien sûr, chance, travail ou fulguration, l'art parvient tout de même à produire quelques merveilles qui échappent au temps.

En 1820, Lamartine publie ses *Méditations poétiques*, et c'est, à une époque où le monde lettré reste encore très réduit, le premier succès de vente dans l'histoire de la poésie française. Sept éditions se succéderont la même année. *Le Lac* est le texte le plus connu, et l'on s'étonne de constater que ce poème fonctionne toujours.

Lamartine a 26 ans lorsqu'il rencontre Julie Charles sur les rives du lac du Bourget. *Le Lac* est composé l'année suivante alors que l'auteur attend vainement la jeune femme qui meurt de maladie quelques mois plus tard.

« *O temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices !  
Suspendez votre cours :  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !* »

Portés par une émotion sincère, dans l'entrelacs du temps, de l'eau et de l'amour, ces seize quatrains atteignent tous une beauté inattendue. On comprend l'engouement des contemporains dont quelques-uns toutefois rappelèrent la dette de Lamartine pour un certain Antoine-Léonard Thomas (1732-1785), auteur d'une *Ode sur le temps* où l'on trouve ce vers : *Ô Temps, suspends ton vol, respecte ma jeunesse ;*

En 1820, on écrit encore l'imparfait en « oi », mais, hormis ce point, on découvre, dès l'édition originale, une langue fluide et sans pesanteur, avec des rimes sonores et précises. Seul le mot *zéphyr* relève d'un vocabulaire périmé, et l'on pourrait juste reprocher la répétition à quatre reprises du mot *flot*.

Quant à la problématique, elle se déroule avec perfection, filant la métaphore entre la barque sur le lac et l'océan des âges.

Le jeune homme exprime un carpe diem d'une façon étonnamment moderne :

*« Aillons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,  
Hâtons-nous, jouissons !  
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;  
Il coule, et nous passons ! »*

Le souvenir est le seul moyen de lutter contre l'écoulement du temps :

*Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir !*

Et le poète voudrait que la nature garde la trace des amours humaines quand celles-ci furent heureuses :

*Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise : Ils ont aimé !*

Une déception nous vient de Baudelaire. Qui osera toucher au mythe des *Fleurs du mal* ? Mais ce titre-même, qui compare la femme à une fleur, n'est-il pas le comble du cliché ? Notre homme réalise toutefois une splendeur avec *Parfum exotique*.

*Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,  
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,  
Je vois se dérouler des rivages heureux  
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;*

En 1839, Baudelaire se fait renvoyer du lycée Louis-le-Grand, et il mène une vie de bohème dispendieuse. Pour l'en écarter, sa mère et son beau-père décident de le faire voyager. Le jeune homme embarque le 9 juin 1841 à destination de Calcutta. Mais il ne va pas plus loin que l'île de la Réunion. Baudelaire a 20 ans, ce voyage de huit mois le marquera durablement.

Au retour, il obtient sa part d'héritage paternel et il s'installe en l'île St-Louis. Alors débute sa liaison avec Jeanne Duval, une métisse à la forte personnalité qui aurait été figurante au théâtre. Cet amour entrecoupé de ruptures durera jusqu'en 1861.

Jeanne Duval, rencontrée le printemps du retour de la Réunion, ne pouvait que plonger sensoriellement Baudelaire dans le souvenir du voyage africain. *Parfum exotique*, poème de jeunesse qui aurait été composé vers 1846, propose une synthèse idéale entre cet amour et ce voyage.

L'odeur est la clé du poème. Elle entraîne des visions, qui elles-mêmes rappellent des parfums, qui se mêlent au chant des marinières. Ce poème sensuel, d'entière présence corporelle, se conclut par une superbe mise-en-abyme : le chant des marins fait écho au chant du poète. On est au paradis. Poème parfait où les défauts stylistiques de Baudelaire : excès d'adjectifs, trop souvent inversés, et rimes trop riches, sont gommés par l'exacte sincérité de l'évocation :

*Pendant que le parfum des verts tamariniers,  
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,  
Se mêle dans mon âme au chant des marinières.*

Rimbaud passe dans ses écrits de la mièvrerie fade à l'intellectualité abstruse. Entre les deux, il est sauvé par *Le Bateau ivre*.

On peut dire que ce poème de 25 quatrains réalise une vraie libération mentale. Il est à la hauteur de ce que l'on peut attendre des mots et de la vie :

*J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,  
La circulation des sèves inouïes,  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !*

Alors qu'il habitait avec sa mère, son frère et ses sœurs dans un immeuble sur les bords de la Meuse (aujourd'hui quai Rimbaud), Rimbaud avait fugué deux fois en 1870 et il était allé en train à Paris le 25 février 1871 pour être de retour par voie pédestre à Charleville le 10 mars. La Commune de Paris éclate le 18 mars. Rimbaud écrit les lettres dites du « Voyant » et il envoie des poèmes à Verlaine à Paris. A la mi-septembre 1871, Rimbaud, qui va bientôt avoir dix-sept ans, repart pour Paris avec sur lui *Le Bateau ivre*, poème dont il espère beaucoup.

*Le Bateau ivre* est bien sûr une métaphore des pérégrinations de l'adolescent :

*Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,  
Je courus ! ...*

Le poème est empli des réminiscences de lectures des romans d'aventures et de voyages, comme ceux de Fenimore Cooper et de Jules Verne, ou des poèmes récents de Victor Hugo et de Léon Dierx (*Je suis tel qu'un ponton sans vergues et*

sans mâts...)). Le poème *Le Voyage* de Baudelaire aura représenté d'ailleurs le modèle à dépasser :

*Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,  
L'univers est égal à son vaste appétit...*

Baudelaire conclut son *Voyage* par une déclaration radicale :

*Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !*

Mais la première expérience de Rimbaud est malheureuse. Elle débouche sur une nostalgie de l'enfance, et une impossibilité de nouveaux départs :

*...Les Aubes sont navrantes.  
Toute lune est atroce et tout soleil amer...*

On remarquera que *Le Lac*, *Parfum exotique*, et *Le Bateau ivre* sont tous trois liés au voyage. Il nous faut citer ici, à la charnière entre le XIXe et le XXe siècle, deux livres dont l'influence fut considérable, qui sont des récits de voyage dans une écriture à forte composante esthétique. Il s'agit des *Nourritures Terrestres* d'André Gide, et de *Connaissance de l'Est* de Paul Claudel, le premier publié en 1897, le second en 1900.

On dit que les voyages forment la jeunesse. Certes, le voyage est la première attitude épanouissante après les années contraintes de l'enfance. Vivre, c'est élargir de plus en plus la relation avec le monde. Dans ce domaine, l'attitude de toute une vie d'un être découlera le plus souvent de ce qu'il aura vécu à l'adolescence.

Au XXe siècle, de Cendrars à Michaux, le voyage continuera d'être une source très importante d'inspiration. Cependant, les grandes réussites en poésie émergeront plutôt de l'autre composante créative de l'existence : la recherche. Recherche surréaliste d'André Breton, recherche formelle de Francis Ponge, et recherche affective de Guillevic, comme nous avons vu dans notre article précédent (*La Nouvelle Tour de Feu*, n°45)

Eugène Michel